

LES NEUF INCONNUS

CHAPITRE PREMIER

« *Je tranche les gorges d'un coup tournant !* »

Je tiens cette histoire d'une douzaine de personnes, treize si on compte Chullunder Ghose, mais ses propos sont bien souvent inexacts. Les comptes rendus du gros babou sont toujours erronés plus qu'il ne sied, bien que si quelqu'un s'avisait pour cette raison de ne jamais le croire, il serait tout aussi loin de la vérité que le crédule qui prend tout ce qu'il raconte pour argent comptant. Il faut prendre Chullunder Ghose avec circonspection. Les autres sont au-dessus de tout soupçon, comme King, Grim, Ramsden, le Révérend Père Cyprian et Jeremy Ross par exemple, car tous, pour des raisons variées, considèrent que la vérité est quelque chose d'économique.

Chullunder Ghose estime que toute vérité est au mieux simplement relative — il aime qu'on le prenne pour un menteur car sous cet habit il peut sans vergogne énoncer la vérité, édulcorée. Par conséquent, il est le seul pour lequel on ne saurait découvrir le véritable motif de sa participation à cette superbe aventure ; il se gratte le ventre et donne une raison différente chaque fois qu'on lui pose la question, la plus vraisemblable étant celle-ci :

— Voyez-vous, sahib, une vie quotidienne sans beaucoup de chance c'est assez triste, mais c'est encore mieux qu'absolument aucune chance. Donc, j'ai couru ma chance et j'ai pris des risques, non sans beaucoup trembler, en activant cette paresse naturelle et congénitale par les batteries galvanisantes de l'optimisme, sans oublier le désir d'éloigner le loup du seuil d'une famille et de ses serviteurs sous-alimentés.

Et il est vrai qu'il a pris des risques et il apparaît qu'il a survécu. J'ai reçu il y a à peine une semaine une lettre de lui implorant la faveur d'un certificat de bonne moralité et offrant en échange de trahir quelques secrets commerciaux au cas où il obtiendrait l'emploi souhaité.

Et puis il y a Leonardo da Gama, le Portugais, qui est mort et ne raconte plus rien ; mais sa mort corrobore en partie ce qu'il m'avait dit, d'abord à moi et ensuite aux autres, ainsi qu'il va apparaître maintenant. Ses raisons semblent avoir été d'ordre pécuniaire, avec en outre le parfum excitant pour le savant de la quête d'une clef pour des secrets dont il ne peut prouver l'existence mais dont l'éclaircissement a défié les hommes pendant des générations.

Le Révérend Père Cyprian, 80 ans passés et conservateur d'une bibliothèque à laquelle le public n'a pas accès, visait et vise encore exclusivement à l'occultisme hindou. Il le considère comme une œuvre de Satan, qu'il faut donc détruire ; c'est pour cette raison qu'il livra à King, Grim, Ramsden et quelques autres accès à des livres qu'aucun œil humain n'aurait autrement entrevus. Car le Père Cyprian collectionne des livres pour les brûler, non pas au fur et à mesure qu'il les trouve mais en un holocauste final.

Quelque frère convers singulièrement conscient d'un péché nomma le Père Cyprian par testament seul curateur d'un fonds d'achat, espérant ainsi débarrasser le monde de la possibilité d'un Mal aussi terrible que celui pratiqué par la Sorcière d'Endor. Pendant un demi-siècle le Père Cyprian a fait l'acquisition de volumes qu'on croyait depuis longtemps disparus et ce fut peut-être le point final de son orgueil de légataire que d'espérer, au lieu de les brûler au fur et à mesure, en faire un jour un feu de joie pour rejoindre son Créateur immédiatement après.

Dans ce cas, même l'orgueil peut servir à des fins souhaitables ; car s'il avait brûlé les livres dès qu'entrés en leur possession, King n'aurait jamais pu les étudier pour en tirer des conclusions. Il accorda sa confiance à King, Grim, Ramsden et quelques autres à une condition ; on disait, et on dit encore, qu'il existe neuf super-livres dont le contenu totalise presque l'absolu du Mal. King et ses amis pouvaient

utiliser ce que possédait déjà Cyprian et pouvaient compter sur ses conseils et sur son aide ; mais s'ils devaient découvrir l'un des neuf livres, celui-ci devrait revenir à Cyprian afin d'être brûlé avec les autres.

Ils ne devaient pas étudier les neuf livres, s'ils les obtenaient, et par-dessus tout ils ne devaient pas révéler leur contenu à qui que ce fût en dehors du groupe. Car le but de Cyprian était, et demeure, l'abolition du souvenir même de l'existence de ces livres et de la magie noire qu'ils enseignent, ou qu'ils sont censés enseigner. (Car d'aucuns prétendent qu'ils enseignent la sagesse.) Mais ils pouvaient faire ce que bon leur semblait de l'information recueillie par ailleurs et ils étaient libres de se comporter avec les personnes en fonction de ce que les circonstances et leur propre jugement pouvaient leur dicter. En fait, le Père Cyprian se souciait et se soucie fort peu des conséquences. Il croit à l'éradication de la cause et il est certain que ces neuf livres sont la clef qui, si on s'en débarrasse, rendra les fondements de la nécromancie impossibles à redécouvrir. Voilà pour lui.

Jeremy Ross arriva dans l'histoire en riant, a ri avec une joyeuse impertinence sans discontinuer et rit encore, pas plus enclin à prendre la vie au sérieux que lorsqu'il se trouva confronté aux Turcs lors de la bataille de trois jours à Gaza, partageant une couverture en haillons avec un Turc blessé et détruisant ses chances de promotion en appelant, devant lui, un colonel britannique « Joli Cœur ». D'un autre côté, il est aussi incorrigiblement opportuniste que lorsqu'il parcourut l'Arabie, se perdit et survécut grâce à une réputation de faiseur de miracles.

Le motif avoué de Jeremy était le désir d'apprendre encore d'autres tours et les principes qui les sous-tendaient. Il est convaincu que même le « tour de la corde », si souvent raconté et si invariablement invérifié, où un Hindou est censé grimper le long d'une corde dressée en l'air et disparaître, n'est tout simplement que le résultat d'un savoir-faire bien dominé.

— Un type qui a la manière sait tout faire, dit Jeremy ; et il se proposait d'apprendre comment étaient réalisés tous les tours indiens.

Les raisons qu'il n'avouait pas mais qui étaient tout aussi apparentes que son rire aux lèvres et le teint hâlé de son beau visage, étaient sa fidélité à Athelstan King, Grim et Ramsden, une sorte d'irresponsabilité qui le faisait plonger pour le plaisir dans tous les jeux qu'il voyait et la détermination de granit de combattre toute combinaison d'hommes et de circonstances afin de garder le droit d'être son propre maître. Il n'a absolument pas besoin d'ordres « d'en haut », de chiqué, de frime, de belles manières, d'une noblesse héritée, ou de ce qu'on appelle la « diplomatie ».

— Les diplomates sont comme moi, dit Jeremy, seulement moi j'appelle ça des tours et des trucs, et eux de la haute politique.

Il suffisait que King et Grim aient flairé l'existence d'une citadelle de tyrannie secrète. Immédiatement il était partant pour une bataille rangée et pour faire de son œuvre de destruction une partie de campagne ; et il fut plus vif qu'aucun d'entre eux à pénétrer le voile extérieur de la tromperie ordinaire. Il s'entendit parfaitement avec le Père Cyprian, étonnamment en fait, tout bien considéré.

James Schuyler Grim est le protagoniste de la paix là où la paix ne règne pas. Sa passion est d'introduire deux pauses dans la lutte des hommes là où auparavant il n'y en avait qu'une seule et ainsi, petit à petit, de donner une chance à quelque millénium d'un nouveau genre. Grim est un archi-pragmatique. Il tient que la vie des hommes, y compris la sienne, est sans valeur sauf quand elle est à l'ouvrage, et son plus grand témoignage d'amitié consiste à vous surcharger de tâches, presque jusqu'au point de rupture. Lui aussi refuse les ingérences d'un « en haut » mais sans la turbulence de Jeremy et avec beaucoup plus de sagesse — presque satanique par moments ; c'est d'ailleurs une des raisons pour lesquelles Jeremy ne plaisante pas toujours à son propos devant lui.

Jeremy se moque pourtant d'Athelstan King, parce que les King appartiennent à l'Armée Britannique depuis sept générations et donc que notre colonel respecte les petites bizarreries dues à la coutume et aux usages, ce qui ressemble fort à de l'idolâtrie pour notre Australien. Jeremy était un homme de troupe. King était colonel mais il est désormais employé par le même milliardaire qui finance Grim et Ramsden¹ ; en réalité, il a pris la place de Jeremy, car ce dernier ne peut endurer le pouvoir des

¹ Meldrum Strange. (Note de l'Editeur)

cordons de la bourse et il préférerait faire le prestidigitateur sur le bord des routes pour gagner sa pitance quotidienne plutôt que de se louer à quelqu'un pour un peu d'argent supplémentaire.

Jeff Ramsden est un autre indépendant qui se targue plutôt d'avoir l'esprit lent et les pieds bien sur terre, quoiqu'il ait réellement un solide cerveau, capable de construire raisonnablement sur raisonnablement jusqu'à ce qu'il soit convaincu, et qui pose d'abord un pied par terre avant de lancer le second à l'aventure. Physiquement, il est plus fort que presque n'importe quelle paire d'athlètes normalement constitués, mais ça lui briserait sûrement le cœur à notre Jeff Ramsden s'il devait perdre ses confortables économies, alors que Jeremy perdra son dernier centime d'aussi bon cœur qu'il gagnerait les derniers sous de l'autre.

Puis viennent Narayan Singh et Ali ben Ali de Sikunderam, tous deux soldats de fortune, l'un Sikh aux tendances panthéistes, l'autre Pathan et affublé de sept fils. De toute façon, Ali ben Ali est content d'admettre que ce sont ses fils et personne ne nie qu'il combattit et massacra les propriétaires légaux et indignés des mères, bien que certains esprits cyniques dans les villages fortifiés perchés sur des nids d'aigle jurent qu'Ali exagère un peu. Les déclarations des mères (elles étaient sept), prononcées pour la plupart sous la contrainte peu de temps avant de mourir, n'étaient pas considérées comme ayant force de preuve dans le pays d'où vient Ali.

Ali a des ennemis, mais c'est un homme, quoi qu'il en soit ; et peut-être que le plus beau compliment que lui fit jamais Narayan Singh fut qu'Ali ben Ali le respectait et qu'il y réfléchirait à deux fois avant de provoquer le Sikh en combat, même si un respect commun envers Grim et King ne mettait pas une dispute hors de question. Ils sont tous deux terriblement méprisants envers les dieux qui ne sont pas les leurs mais ils arrivèrent rapidement à un accord sur la base proposée par Narayan Singh après une nuit de discussion :

— Si ton ridicule Allah n'est pas d'accord avec mes croyances, pourquoi est-ce qu'il ne me frappe pas ? Je le défie ! Quant à toi, Ali ben Ali de Sikunderam, tu es l'égal de douze Allahs, car tu es moins peureux, plus généreux et tu ne crains pas de te lever haut afin qu'on te voie !

— Cela me chagrine pour toi, Narayan Singh, répondit Ali ben Ali en hochant la tête avec tolérance. Je ne ferai de toi mon ami en ce monde que pour te voir déchiré par les démons dans l'autre. Quoi qu'il en soit, cela regarde Allah, le seigneur de la Miséricorde.

— Une vaste plaisanterie ! corrigea Narayan Singh.

— Il te transformera en ver de terre ! l'avertit Sikunderam.

— Alors je lui rongerai le ventre à ce gros machin ! fit le Sikh.

Ils s'accordèrent à remettre le débat jusqu'à l'autre monde et à demeurer alliés solides dans celui-ci — décision qui, si elle devenait universelle, permettrait d'économiser pas mal de temps.

— Car si je te tuais ou si tu me tuais, dit Ali ben Ali, il ne resterait plus qu'une moitié de notre courage !

Et c'était un point sur lequel ils pouvaient s'accorder immédiatement car ni l'un ni l'autre n'avaient une piètre opinion de soi, pas plus qu'ils n'avaient cure de l'idéalisme d'un Grim ou d'un King. Eux avaient choisi de suivre des hommes, étant eux-mêmes des hommes, qui comme tels les attiraient, ou du moins à qui ils rendaient cet hommage.

Mais ils étaient aussi attirés, au moins autant que Chullunder Ghose, par l'éclat de la quantité inconnue et par l'attrait du trésor imaginé ; le babou étant tout entier imagination fine et inquiétude, eux tous aventureux.

Bien sûr, les sciences antiques ne signifiaient rien pour eux ; c'était pourtant la poursuite d'une science antique et rien d'autre qui avait rassemblé les douze, et il aurait même pu y en avoir un treizième si le chiffre treize n'avait justifié sa réputation en s'avérant fatal à da Gama le Portugais. Et ce ne fut pas affaire de hasard, mais pour des raisons bien concrètes.

Il buvait trop souvent et sans grands frais, et il se lavait bien trop rarement pour être un compagnon acceptable. Ses appétits, pour toutes choses, étaient ceux d'un glouton, boisson comprise, et il avalait son savoir comme il le faisait du Champagne, de la bière ou des anchois au curry : d'un seul trait.

Il n'était pas beau à regarder non plus — la peau safran, sous des cheveux noirs brillants, avec une paire d'yeux comme des charbons dont le blanc était devenu jaune et rouge à force de débauche — petit

— gros — asthmatique — toujours vêtu d'un costume en vieux drap noir élimé et de temps en temps d'un pantalon de coutil blanc, avec des chaussures noires aux lacets cassés. Son visage était cousu et brodé d'histoires inracontables et de connaissances à ne pas connaître. Il avait le bout des doigts enflé et les ongles rongés de près. Sa chemise, qui aurait pu être un jupon vu ses rayures et sa couleur, bouillonnait dans l'espace ouvert entre son pantalon et son gilet, de plus en plus débraillée au fur et à mesure que la journée s'avancait. De temps à autre, il remontait brusquement son pantalon. Il portait une petite barbiche noire à la Napoléon III qui ne dissimulait qu'à moitié un menton fendu non par la nature mais par quelque arme humaine. La fente lui donnait pendant une seconde un air joyeux quand il souriait. Son sourire commençait par un ricanement malveillant, traversait en un moment particulièrement attendrissant une phase authentiquement pathétique pour se terminer cyniquement par l'apparition de canines jaunes. Il ne lui était jamais venu à l'idée de se rendre agréable — en fait ça l'aurait fait rougir d'essayer, si jamais l'envie l'en avait pris, ne serait-ce qu'une fois — et pourtant, il accusait le monde et faisait au monde le plus de mal qu'il pouvait puisqu'il refusait de l'aimer, lui, le Portugais. Il portait toujours un chapeau rond et noir, comme un pasteur anglais ; il ne l'ôtait jamais, même dans une maison, avant d'être assis, et il le roulait alors entre ses mains comme s'il y conservait ses pensées et qu'il avait peur de les éparpiller.

Ce fut Chullunder Ghose qui l'attira dans leurs bureaux près de Chandni Chowk,² la célèbre rue des orfèvres de Delhi, une bonne rue si vous savez ce qu'est la bonté d'une rue. Des hommes — toutes sortes d'hommes — y passent.

Ils avaient leurs bureaux dans une rue latérale, au premier étage au-dessus d'un magasin mahratte, avec le nom *Grim, Ramsden & Ross* sur une plaque de cuivre apposée contre la porte. À côté, il y avait un magasin où on vendait des cuirs, des fourrures, du suif, de la gomme, du safran et de la mauvaise politique, auquel ils avaient obtenu d'avoir accès par un escalier de service. Mais l'escalier principal par lequel on accédait aux bureaux offrait un passage étroit et raide entre deux maisons, pollué de pelures de fruits et de mégots, et toujours encombré de gens qui s'en servaient comme d'une tribune d'honneur d'où ils pouvaient regarder la rue ou simplement s'asseoir pour réfléchir, à supposer que quelqu'un réussisse à penser dans ce vacarme.

Il fallait se frayer un chemin avec précaution pour monter mais la descente était plus facile car, en posant son pied à plat sur la nuque d'un individu et en poussant un grand coup, il dégringolait en avant entraînant dans sa chute tous ses voisins du dessous — à cause du fait qu'ils étaient assis en tailleur et non en posant le pied sur la marche inférieure comme l'auraient fait des Européens.

L'existence en cet endroit eût été aventureuse, s'il n'y avait eu Narayan Singh, Ali ben Ali et Chullunder Ghose — les deux premiers pour leur agressivité, le troisième pour sa diplomatie. Il est de mode aujourd'hui de montrer son mépris aux Occidentaux en les poussant du trottoir et en leur faisant des réflexions dans un anglais babou qui invite aux repréailles ; si bien que, même si King, Grim et Ramsden savent se déguiser et passer pour d'authentiques Orientaux, et que Jeremy en complet veston peut faire croire à un Arabe qu'il est un Arabe déguisé en Européen, le nom de la firme sur la plaque de cuivre aurait suffi à déclencher des troubles, s'il n'avait pas été si évident que ce trouble aurait fait intervenir un poignard sikh, un *talwar*³ afghan et la langue de vipère du babou le moins scrupuleux de toute l'Inde.

Ce fut la langue du babou qui réussit à faire passer la porte à da Gama. Il en avait peur, de la même façon que certains politiciens ont peur des journaux, et il se peut qu'il ait eu l'espoir de tuer le babou, cela étant la meilleure garantie de silence. Tous sont d'accord qu'il se montra surpris et furieux quand Narayan Singh, descendant l'étroit passage d'un air conquérant, le percuta alors qu'il restait là à hésiter et, y trouvant immédiatement motif de dispute, le repoussa brutalement par la porte du bureau. À l'intérieur, il se retrouva face à tout le groupe, car Narayan Singh le suivit et verrouilla la porte derrière lui.

Il resta aux abois, silencieux, pendant une minute, montrant ses dents jaunes, les mains esquissant un mouvement vers ses poches et s'arrêtant constamment. Ali ben Ali se leva, marcha jusqu'à lui et, le saisissant de son prodigieux bras gauche, il le fouilla. Il dénicha un long couteau et un nerf de bœuf, les

² Chandni Chowk est l'un des marchés les plus anciens et les plus achalandés de l'Old Delhi, en Inde. Le Chandni Chowk se situe à proximité de la gare d'Old Delhi. (NdE)

³ Sabre à la lame recourbée. (NdE)

montra, avec un énorme sourire, dans la paume de sa main droite, et les rendit à leur propriétaire. Pas de revolver. Puis il poussa le Portugais vers un tabouret qui était le seul siège inoccupé. Da Gama s'assit dessus, les talons sur les barreaux, les pieds tournés au-dehors, retira enfin son noir chapeau rond et le roula.

Les autres étaient assis autour, le long des murs sur des chaises de rotin, ou autrement, selon leur tempérament, tous sauf le Père Cyprian qui avait eu droit au bureau et au fauteuil tournant eu égard à son âge. Cyprian tenait le couvercle du bureau ouvert. Il l'abattit soudain et, à ce bruit, da Gama sursauta, resta coi une seconde et se mit à jurer en portugais entre ses dents. Personne dans la pièce ne comprenait le portugais, à part peut-être le prêtre.

— Tu me reconnais, je pense ? demanda Cyprian d'une voix aiguë, presque de fausset, ses petits yeux brillants apparaissant entre les rides et ses lèvres mobiles s'écartant de plus en plus en un sourire qui marquait l'amusement — un masque, certainement.

Son visage était celui d'une gargouille amicale, pleine de compréhension humaine et de cette sorte de joyeux dédain qui en est indissociable.

— Occupez-vous donc de marmonner la messe ! Qu'est-ce qu'ils veulent ceux-là ? demanda le Portugais avec grossièreté. Je n'ai rien à faire avec des prêtres !

Sa voix de basse asthmatique faisait un contraste parfait avec celle du prêtre. De même, son côté revêche. Il n'y avait aucun lien apparent entre eux hors cette faille rapide, instantanée, dans la dureté au moment où le Portugais passait d'un ricanement à un autre ricanement tout aussi sinistre. Mais Cyprian l'aperçut et se montra rapide, avant que le sentiment humain ne s'évanouisse.

— Mon ami, dit-il, c'est toi qui as essayé de voler ma bibliothèque. Je n'ai jamais cherché à te faire punir car je connais la force de la tentation...

— Vous êtes un avare, avec vos livres — un loup dans la bergerie ! répliqua le Portugais. Vous enfreignez votre propre loi qui dit que vous ne cacherez point la lumière sous le boisseau !